

## RESUME LE MUR INVISIBLE

→ **Pages 9-10** : 5 novembre *Le pacte autobiographique*

Conclu avec elle-même et non avec le lecteur, le pacte autobiographique rédigé par la narratrice indique le point de départ chronologique de la rédaction. Cependant, les indices temporels s'avèrent flous (« Je ne pourrais pas dire [...] quel jour de la semaine c'est ») et le lecteur comprend qu'il s'agit d'un récit rétrospectif, appuyé sur des notes prises au jour le jour. Elle s'engage à être exhaustive (« Je noterai tout »), reconnaît que sa mémoire est faillible (« il est à craindre que dans mon souvenir bien des choses ne se présentent autrement que je les ai vécues »). Elle explique ses motivations : « pas pour le seul plaisir d'écrire », mais « le seul moyen de ne pas perdre la raison » dans un contexte dominé par la solitude, l'urgence de la survie et la peur. Son but : sortir de l'écriture « la tête vide ». Les conditions de l'écriture ressemblent à celles de sa survie personnelle : elle ne dispose que d'un stylo à bille « presque vide » et de trois crayons, qui marquent peu les « vieux calendriers » et le « papier à lettres commercial jauni ». Ceci justifie d'ailleurs le caractère très dense et continu du texte. Toute expérience a besoin d'être mise en forme pour avoir de la valeur et ce principe de mise en forme est le récit quand l'expérience concerne la vie.

**L'écriture** « M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison »/ **L'écriture comme condition de la survie** « Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d'hiver » / **L'exactitude scientifique** « Je noterai tout, aussi exactement que possible »/ **La peur** « La peur de tous côtés monte vers moi et il ne faut pas attendre qu'elle m'atteigne et me terrasse ».

→ **Pages 10-16** : 30 avril *Le cadre de l'expérience à venir*

La narratrice accepte avec plaisir l'invitation des Rüttlinger (Louise, sa cousine et Hugo, son mari, un patron d'industrie timide et hypocondriaque) à passer 3 jours dans leur chalet de chasse. Veuve, mère de 2 grandes filles, elle se décrit comme « sédentaire de nature » et prévoit de veiller sur Hugo pendant que sa cousine chasse « avec passion ». Leur chalet, tout en bois, est situé en « dans une petite cuvette, à l'extrémité d'une gorge, sous les parois abruptes de la montagne ». Il est rempli d'une « petite provision de denrées alimentaires et d'objets de première nécessité » car une possible « guerre atomique » est annoncée. Le chien Lynx, un braque de Bavière, complète le trio : alors que le couple est redescendu à pied au village vers cinq heures du soir, l'animal revient seul et accompagne la narratrice pendant cette première soirée qui se termine « à neuf heures », porte close.

**Détruire la nature (ou veiller à l'équilibre du milieu du fait de la destruction des grands carnivores ?)** « Louise et le garde-chasse, qui se chargeaient d'abattre le nombre de bêtes prescrit », « Elle voulait tirer un chevreuil »/ **La vie domestique et ses rituels** « elle était ravie que je m'occupe d'Hugo, que je lui prépare son chocolat ou lui mélange ses innombrables mixtures », « A vrai dire je ne faisais pas grand usage de ma liberté », « Je débarrassai la table, puis je suspendis les vêtements dans les armoires »/ **L'animal et ses émotions** « Il s'approcha de moi, me regarda avec anxiété et posa sa tête sur mes genoux. »

→ **Pages 16-31** : 1e mai *La découverte du mur*

Au matin, la narratrice, inquiète de ne pas voir Hugo et Louise, descend vers le village avec Lynx. Soudain, elle l'entend « hurler de douleur et de terreur » et le retrouve blessé au museau. Comme il refuse d'avancer, elle marche seule et se cogne « durement la tête ». Reculant « en chancelant », elle touche « une résistance lisse et froide à un endroit où il ne pouvait y avoir rien d'autre que de l'air », qui est « la vitre d'une fenêtre ». Assise sur un tronc d'arbre, elle réfléchit à « cette expérience incompréhensible » (19) avant de retourner vers « l'obstacle », qu'elle décide d'appeler « le mur », pour l'analyser. Elle observe qu'il n'est pas profondément fixé dans le sol, mais continu. De l'autre côté du mur, les hommes sont immobiles, comme pétrifiés en pleine action. De son côté du mur, sur le chemin du retour vers le chalet, elle découvre le cadavre d'une mésange, la tête « fracassée ». Passant alors de l'inquiétude à un sentiment d'irréalité, elle retourne au mur qu'elle décide de rendre visible en le délimitant à l'aide de branches de noisetier. Ce qui ressemble à un « joyeux jeu de printemps » lui permet de découvrir que, de l'autre côté, le vivant est mort, sauf les végétaux. Le soir, de retour au chalet avec Lynx, elle réfléchit à sa « prison forestière ». Espérant vaguement pouvoir en sortir, elle ne se l'explique pas, mais décide instinctivement de réaménager le chalet afin de s'assurer « contre les attaques ». La narratrice et Lynx prennent conscience qu'ils sont désormais seuls au monde, compagnons d'infortune : la radio de la voiture ne diffuse plus aucun son et sa voix se fond dans le clapotis de la fontaine. Sa dernière idée, cauchemardesque (« peut-être le terrible mur allait s'avancer lentement dans le silence et l'obscurité de la nuit »), ne l'empêche pourtant pas de s'endormir.

**Observation de la nature** « Je passai un moment à contempler quelques fourmis géantes qui passaient devant moi en une petite procession hâtive, sans penser à rien » « Le pic s'arrêta de frapper, l'air se fit de plus en plus frais et la lumière devint bleuâtre et froide. Au-dessus de moi, le petit coin de ciel se teinta de rose. Le soleil avait disparu derrière les pins » / **solitude** / **les animaux** : le chien « Des gouttes de salive rouge tombaient de sa gueule », la mésange « C'était une mésange morte, sa petite tête était fracassée et sa poitrine tachée de sang »/ **Epreuve de la limite et de l'enfermement** « L'idée me traversa l'esprit que peut-être le terrible mur allait s'avancer lentement dans le silence et

l'obscurité de la nuit »/ **Nature humaine (instinct de protection ?)** La narratrice s'enferme dans la maison. « Je ne sais pas ce qui me poussait à agir de la sorte, une sorte d'instinct sans doute. Il fallait que je puisse tout embrasser d'un seul regard pour m'assurer contre les attaques » « L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie »/ **la mort** « Si l'homme près de la pompe était mort, et je ne pouvais plus en douter, tous les gens de la vallée devaient être morts aussi et non seulement les gens, mais tout ce qui avaient été vivant »/ **le corps à l'épreuve** « je vis que j'avais attrapé des ampoules en marchant. Cette douleur venait à point pour m'aider à chasser les pensées inutiles » / **Expérience** « Je me relevai trois fois pour vérifier qu'à trois mètres de moi existait vraiment quelque chose d'invisible, de lisse et de froid, qui m'empêchait de continuer mon chemin. Je me dis qu'il devait d'agir d'une illusion des sens, mais je savais bien qu'il n'en était rien », « je me souviens seulement que mes pensées revenaient sans cesse à des détails insignifiants comme si elles refusaient à tout prix de s'intéresser à cette expérience incompréhensible »/ **Résilience de la nature** « Dans la prairie n'étaient restés en vie que l'herbe et les arbres ; le feuillage nouveau se déployait, éblouissant dans la lumière », « Je ne sais pas s'il oublia de le faire ou si dans son cerveau de chien il avait compris la vérité avant moi ». /

→ **Pages 31-45** 2 mai-5 mai *Entre la mort et la vie*

Cette « radieuse journée » du 2 mai, elle retourne au mur, se sentant plus sûre car mieux équipée (chaussures, jumelles, petit canif, couteau de chasse). Après avoir traversé l'ombre inquiétante de la gorge, elle retrouve sa « frontière-pourrire » qu'elle poursuit afin de « remettre à sa place » le mur. Alors qu'elle imagine avec envie la mort « très rapide et douce, presque tendre » qui a touché le vivant de l'autre côté du mur, une vache « vivante et mugissante » la surprend. Elle décide de l'adopter et l'installe dans la cabane du garde-chasse, prenant conscience de sa responsabilité à l'égard de cet animal. Les journées suivantes sont consacrées aux soins dus à la vache qui lui procure une « impression gaie et juvénile », qu'elle baptise « Bella » et qu'elle dote d'émotions et de sentiments humains.

**Epreuve de la limite et de l'enfermement - Expérience impossible à penser** : « Soudain, il me parut tout à fait impossible de survivre à cette radieuse journée de mai. En même temps, je comprenais que je devais lui survivre et qu'il n'y avait pas de fuite possible. Je devais garder mon calme et tout simplement la surmonter. Ce ne serait pas la première journée de ma vie que j'aurais eu ainsi à surmonter. [...] L'engourdissement de mon cerveau avait entièrement disparu. J'étais capable de penser clairement [...]. Mais quand mes pensées retournaient au mur, c'était comme si elles aussi se heurtaient à un obstacle froid, lisse, insurmontable. Mieux valait ne pas penser au mur » (32) **Le travail ou la maîtrise de la nature** : « Je coupai des branches fraîches et recommença à les enfoncer le long du mur. C'était une occupation fatigante et à force de me baisser, mon dos me fit bientôt mal. Mais j'étais en proie à l'idée fixe qu'il me fallait, autant que je le pouvais, finir ce travail. Il me tranquillisait et mettait un semblant d'ordre dans le grand désordre qui s'était abattu sur moi » (34) **Le corps à l'épreuve** « Le soleil était brûlant, et mes mains, écorchées par les ronces et les écharde, saignaient. »/ **Lien expérience de la nature et état d'âme** : « Pour la première fois, je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre » (33). **la responsabilité à l'égard du vivant** : Lynx : « il avait besoin d'être consolé » + Bella : « Si cette vache était pour moi une bénédiction, elle représentait aussi une lourde charge. Il n'était plus question d'entreprendre de longues explorations. Un tel animal doit être nourri et traité, il exige un maître sédentaire. J'étais à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache. Pourtant, même si je n'avais pas eu l'intention de la garder, il m'aurait été impossible de l'abandonner. Elle avait besoin de moi. » / **Résilience** « Le fait de le border de branches vertes était une première tentative, puisqu'il était là tout de même, de le remettre à sa place. » / **Classer** « Il me tranquillisait et mettait un semblant d'ordre dans le grand désordre qui s'était abattu sur moi. » / **Inconnu, indescriptible** « Le mur coupait le petit pré derrière la maison et il avait sectionné deux branches de pommier. En fait elles n'avaient pas l'air coupées, elles étaient plutôt comme fondues, si toutefois on peut se représenter du bois fondu. »/ **Lien entre l'humain et l'animal** « La façon qu'elle avait de tourner la tête de tous côtés, en arrachant les feuilles des buissons, me faisait penser à une jeune femme coquette qui regarde par-dessus son épaule avec des yeux bruns et humides » + traite : « La vache se laissa faire avec patience, elle avait compris que je cherchais à l'aider » / **Détruire la nature** « les vrais lynx avaient été exterminés depuis si longtemps que personne ici ne pouvait s'en faire une idée. »

→ **Pages 45-55** 10 mai-29 mai

### *Inventaires et plantations*

Le 10 mai, « véritable jour d'hiver », est marqué par des réflexions sur « la catastrophe ». La narratrice oscille entre le faible et déraisonnable espoir d'être sauvée et la résignation face à la réalité du mur, de sa mort et de sa solitude. Songeant à ses filles quand elles étaient encore petites, elle pleure leur probable mort en tant qu'enfants et pense aux issues qui s'offrent à elle. Après avoir pensé à sa propre mort (suicide et/ou épuisement), elle décide de rester en vie pour s'occuper de ses animaux renonce temporairement à s'enfuir / à résoudre l'énigme du mur (« je n'allais pas me casser la tête à son sujet »). Elle se résout à le considérer comme « une arme nouvelle », une sorte de « poison » stérilisant le pays avant que les « vainqueurs » n'arrivent. Projetant sa survie jusqu'à leur possible arrivée, elle inventorie ses stocks et prend la décision de chasser (à contre-cœur), mais surtout de planter, un jour meilleur, haricots et pommes de terre. C'est aussi ce jour-là qu'elle s'engage à suivre des rituels lui permettant d'évaluer le temps qui passe (« rayer chaque jour écoulé sur le calendrier ») et de veiller à son hygiène afin de ne pas cesser d'appartenir au genre humain.

Elle prend aussi conscience de la métamorphose qui s'accomplit en elle, devenant plus ou moins consciemment étrangère à elle-même, de jour en jour. Ses travaux agricoles l'accaparent : plantation des pommes de terre et haricots, soins et provisions destinés à Bella qui est devenue un membre à part entière de cette « étrange famille ».

**Détruire la nature** « Je décidai qu'il s'agissait d'une arme nouvelle qu'une des grandes puissances était parvenue à tenir secrète ; une arme idéale qui laissait la terre intacte et ne tuait que les hommes et les bêtes », « Jamais depuis que les hommes existent ils ne se sont souciés d'épargner les bêtes au cours de leurs massacres mutuels », « toute l'affaire me sembla l'invention humaine la plus diabolique qu'avait pu concevoir le cerveau de l'homme. », « un savant, un spécialiste des armes de destruction », « un pays peuplé d'hommes qui ne sont pas tout à fait des hommes, car sous-développés et insensibles à la souffrance » / **L'homme-l'animal** : « Si j'agissais autrement, j'aurais sans doute peur de cesser d'appartenir au genre humain et je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles. Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible, c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme. » / **La métamorphose intérieure** « Déjà aujourd'hui, je ne suis plus la personne que j'ai été. », « Peut-être me suis-je déjà tellement éloignée de moi-même que je ne le remarque même pas. », « Quand il m'arrive de penser à la femme que j'étais avant que le mur fasse irruption dans ma vie, j'ai peine à me reconnaître en elle. » / **rôle de l'écriture** « c'est cette peur [s sombrer dans l'abîme] qui me pousse à entreprendre ce récit » / **La recherche de l'ordre** « Je pris aussi la ferme résolution de remonter les montres tous les soirs et de rayer chaque jour écoulé sur le calendrier. A cette époque, cela me paraissait très important ; je me cramponnais d'une certaine façon aux rares vestiges de l'ordre des hommes qui étaient encore en ma possession. Je n'ai jamais perdu certaines habitudes ». / **Imagination** « Je me rappelle à quel point les hommes ont peu d'imagination. C'est probablement pour eux une chance. L'imagination rend vulnérable et vous met à la merci de tout. Peut-être est-elle un signe de dégénérescence. » / **L'homme-l'animal** « Très vite elle était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. Cette attitude n'était pas très raisonnable mais je ne pouvais ni ne cherchais à la combattre. Mes animaux étaient tout ce qui me restait et je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille. » / **Exploiter la nature** « J'allais au chalet chercher une bêche et je me mis tout de suite à retourner le sol. Ce n'était pas facile car il poussait sur le terrain, outre les buissons, une herbe à longues racines, incroyablement coriace. Ce travail dura quatre jours et fut pour moi très pénible. »

→ **Pages 55-62** 30 mai « *Nous étions donc quatre* »

Annoncée par un « cri d'enfant », une chatte arrive au chalet. Elle aussi prisonnière du mur, elle s'acclimate à la narratrice qui se trouve à la tête d'une « famille » ou d'une « meute », dont elle décrit psychologiquement les membres ainsi que leurs liens de compagnonnage. L'humain est définitivement le seul ennemi possible, dont il faut se protéger en étant constamment sur ses gardes et armée.

**Détruire la nature** « Elle [la chatte] avait dû faire de mauvaises expériences avec mes semblables », « A partir de ce moment la glace fut rompue, ce qui ne veut pas dire qu'elle m'accabla de tendresse, mais elle semblait disposée à oublier le mal que les hommes lui avaient infligé » / **Lien homme-animal** « En vérité, je dépends plus d'elle qu'elle de moi. Il suffit que je lui parle, que je la caresse, pour que sa chaleur passe doucement à mes paumes et me console », « Dans le miroir de ses larges pupilles, j'aperçois mon visage, petit et déformé. Elle a pris l'habitude de me répondre lorsque je lui parle. » « Un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde et l'individu le plus abject est encore capable de plonger un chien dans le ravissement » / **L'homme comme menace** « Quelqu'un pourrait se glisser par la fenêtre, un être humain dissimulant une hache derrière son dos. Mon fusil reste chargé pend près de mon lit ; je dois tendre l'oreille, des pas ne s'approchent-ils pas du chalet ou de l'étable ? » / Sentiment d'impuissance (projet de la porte) : « je pense à cette porte chaque soir quand je suis au lit et j'ai envie de pleurer de me voir maladroite et impuissante à ce point »

→ **Pages 62-88** Juin « *Ma vallée* »

Ce mois est dédié à l'instauration d'une routine et à l'exploration des environs du chalet, entrecoupées par des retours au mur et des réflexions peu nostalgiques sur le passé. Bien qu'il s'agisse d'une « trahison », la narratrice justifie le fait de chasser (« tuer ») pour survivre. Le mur est désormais caché par la végétation, mais sa présence tout autour d'elle est prouvée par sa solitude depuis un mois : il est donc inutile d'attendre qu'on la découvre, ce qui lui fait comprendre que sa vie passée « venait brusquement de prendre fin ». Dans sa mémoire, cette vie passée est liée à la pression de « l'heure exacte », divinisée par les humains. Elle en vient d'ailleurs à s'interroger sur sa solitude, la préférant de loin à une compagnie masculine, qui déboucherait inévitablement sur des rapports de dépendance. Ce qui lui manque est le rire, qu'elle partagerait avec une « femme, âgée, intelligente et spirituelle ». Cependant, un mal de dents, qui débouche sur un abcès qu'elle soigne elle-même, retarde la reprise de ses travaux agricoles. Après avoir enfin clôturé ses plantations, elle replonge dans l'angoisse en se demandant si elle sera capable d'assurer la survie de ses animaux, « lourd fardeau » qu'elle estime d'ailleurs inhérent à la condition féminine. S'interrogeant sur l'éventuel veau que porterait Bella, elle accueille la première portée de sa chatte. Le chaton survivant est baptisé Perle, dont la blancheur et la beauté font une proie facile en pleine forêt. Elle comprend alors que « la catastrophe », qui l'a séparée de l'humanité, lui a transmis une responsabilité plus lourde, ce qui l'invite à s'interroger sur son absence de liberté en tant qu'être vivant, à laquelle elle

accepte de se plier, comme « toutes les créatures ». Elle en vient à considérer que les « inventeurs du mur » ont peut-être aussi obéi à leur nature, un « besoin inné de savoir ».

## THEMES

**Résilience de la nature** « Dès le premier été, il [Le mur] fut presque entièrement recouvert par le feuillage » / **Besoins du corps** : « Mes réserves fondaient beaucoup trop vite [...] Plus tard, au moment où j'attendais ma récolte de pomme de terre, je fus prise d'envies de femme enceinte. De visions de repas plantureux me poursuivaient dans mes rêves. Heureusement, cet état ne dura pas. Je l'avais déjà connu pendant la guerre, mais j'avais oublié combien il est terrible d'être à la merci d'un corps insatisfait ». / **Bonheur dans la nature** « Si j'ai un jour ressenti la paix, c'est cette nuit de juin sur la clairière au clair de lune » / **Déception liée à l'humain** « J'avais déjà bien trop souvent et bien trop longtemps attendu des hommes et des événements qui n'étaient jamais arrivés ou bien qui étaient arrivés si tard qu'ils ne pouvaient plus rien représenter pour moi. » / **Connaissance de l'existence** « Au moment où je revenais de la vallée, je n'avais pas encore compris que ma vie passée venait brusquement de prendre fin, ou plutôt que ma tête seule le savait et c'est pourquoi je n'y croyais pas. Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment. C'est ainsi que je n'ignore pas que je vais mourir, mais mes pieds, mes mains, mes entrailles l'ignorent encore et c'est pourquoi la mort me semble tellement irréaliste » / **Détruire la nature** « je redevins cette créature qui seule n'avait pas sa place ici, une créature humaine aux pensées confuses qui brisait les rameaux sous ses lourdes chaussures et se livrait à la sanglante occupation de chasser » / **Temps humain vs temps naturel** « je me guide sur le soleil ou, quand il ne brille pas, sur l'arrivée et le départ des corneilles, sans compter bien d'autres signes. Je me demande où est passée l'heure exacte, depuis qu'il n'y a plus d'hommes. Parfois me revient à l'esprit l'importance jadis de ne pas arriver cinq minutes en retard. La plupart des gens que je connaissais faisaient de leur montre une sorte de divinité et même moi je trouvais cela tout à fait raisonnable », « Pourtant je ne servais pas volontiers le temps, le temps artificiel des hommes, haché par le tic-tac des horloges, ce qui m'a d'ailleurs valu pas mal de déboires » / **Connaissance** « Même si les connaissances les plus excitantes m'étaient soudain révélées, elles resteraient pour moi sans aucune signification. Je devrais continuer à nettoyer l'étable deux fois par jour... » / **Lien entre humain et dépendance** « Dieu sait ce que l'emprisonnement aurait produit chez cet homme. En tout cas, il était physiquement plus fort que moi, et je serais tombée sous sa dépendance. Qui sait, il serait peut-être aujourd'hui paresseusement allongé dans la cabane après m'avoir envoyée travailler. La possibilité de se décharger du travail doit être la grande tentation de tous les hommes. », « Ce ne serait d'ailleurs pas mieux si j'avais un partenaire plus faible, j'en aurais fait mon ombre et prendrais si grand soin de lui qu'il en mourrait » / **Solitude** « Non, il vaut mieux être seule » / **Lien homme-animal** « Il n'y a guère que les animaux qui soient capables de me supporter » / **Identité** « Déjà je ne suis plus qu'une fine pellicule recouvrant un amoncellement de souvenirs. Je n'en peux plus. Qu'advient-il de moi si cette peau venait à se rompre ? » / **Responsabilité** « Autant que je puisse m'en souvenir, j'ai toujours eu à souffrir de telles craintes et j'en souffrirai aussi longtemps qu'existera un être, quel qu'il soit, qui m'aura été confié. Autrefois, bien avant qu'il soit question du mur, j'ai parfois souhaité être morte pour enfin être libérée du poids qui pèse sur moi. » + **Condition féminine (suite de la citation précédente)** : « Je n'ai jamais osé parler à quiconque de ce lourd fardeau, un homme ne m'aurait pas comprise, quant aux femmes elles ressentaient la même chose [...]. Car tel est en effet le prix qu'on doit payer pour être capable d'aimer ». **Résilience de la nature** « Lui connaissait un remède à tous les maux, un agréable petit tour en forêt », « En réalité, il n'y a pas de solution, ma vache elle-même le sait, moi seule continue à me débattre contre la douleur » / **Lien homme-animal** + singularité de l'individu : « La chatte se montrait une mère passionnée », « elle nous présentait son enfant », « Comme toutes les mères, elle était certaine d'avoir engendré quelque chose d'unique. Et d'ailleurs c'était vrai. Même deux jeunes chats ne se ressemblent pas exactement, ils diffèrent dans leur apparence et plus encore par leurs petites âmes capricieuses », « La vieille chatte un peu accablée par ses devoirs de mère... » / **Inadaptation** : « [Perle] n'avait pas la moindre chance de survie. / **Condition humaine** « Je ne crois pas qu'on puisse attribuer mon comportement à de la faiblesse ou de la sentimentalité, je ne faisais que suivre un penchant qui m'était inné et que je n'aurais pu combattre sans me détruire moi-même. C'est bien triste pour notre liberté. Il est vraisemblable qu'elle n'a jamais existé que sur le papier. Déjà on ne peut pas parler de liberté extérieure, mais je n'ai pas non plus rencontré d'homme qui ait été libre intérieurement. Et je n'ai pas éprouvé ce fait comme honteux. Je ne vois pas en quoi ce serait déshonorant de porter le fardeau imposé comme n'importe quel animal, ni en fin de compte de mourir comme n'importe quel animal. » / **Figure du scientifique** « Les inventeurs du mur, eux non plus, n'ont pas été libres de leur décision, ils n'ont fait que suivre leur besoin inné de savoir (à relier à Canguilhem). Simplement, on aurait dû, dans l'intérêt général, les empêcher de mettre leur invention en œuvre ». Exploitation de la nature « quand l'opération fut terminée, mon petit champ ressemblait à une forteresse dressée au milieu de la forêt. Il était protégé de tous les côtés, mais contre les souris je ne savais pas faire grand-chose ».

→ **Pages 88-98** Juillet « *J'aime beaucoup vivre dans la forêt* »

Le 2, elle prend conscience que son stock d'allumettes et de munitions conditionne son espérance de vie, qu'elle persiste pourtant à considérer comme illimitée (« espoir insensé »). Se plaçant dans cette perspective pour elle et ses animaux, elle poursuit ses travaux agricoles (fenaison, préparation du bois pour l'hiver) qui la métamorphosent physiquement. Elle se découvre moins féminine, comme si son corps s'était de lui-même libéré de cette condition, lui permettant

d'exister indépendamment de son sexe et de son âge. Elle s'interroge alors sur ce qu'implique le fait d'être une femme dans la société de son temps, « si mal armée pour affronter les réalités de la vie ». En particulier, elle se remémore la femme qu'elle a été, à laquelle il n'a « jamais été donné de prendre sa vie en main », mais sur laquelle ont pesé toutes sortes de contraintes, notamment le fait de vivre « dans un monde hostile aux femmes ». Soulignant le caractère autodidacte de l'expérience qu'elle mène dans la forêt, elle revient sur son récit en souhaitant, pour la première fois, qu'il soit lu par « des yeux humains », et non dévoré par les souris.

**Espoir (métaphore de l'espoir de la taupe aveugle, espoir de vivre / de ne pas mourir)** « Il me semble que cette espérance est semblable à une taupe aveugle qui cachée en moi couve sa folie. [...] Un jour le coup fatal nous sera porté à toutes les deux, alors même ma taupe aveugle comprendra, juste avant que nous ne mourions ensemble. » / **Le mur** « Si je reste en vie, là-bas, de l'autre côté du mur, j'y reviendrai. Parfois je pense qu'il aurait été agréable d'élever mes enfants ici, dans les bois ». / **Ordre** « Pour l'instant tout était en ordre et je n'avais pas de souci à me faire » / **Souffrance du corps** « Mes mains toujours couvertes d'ampoules et de durillons étaient devenues mes principaux outils de travail. » **Sagesse du corps** : « Le troisième jour je compris enfin, ou plutôt mes mains, mes bras, mes épaules comprirent et d'un seul coup ce fut comme si je n'avais jamais rien fait d'autre que scier du bois » / **Transformation physique** « La féminité de la quarantaine s'était détachée de moi en même temps que mes boucles, mon double menton et mes hanches arrondies. Par la même occasion, j'avais perdu la conscience d'être une femme » / **Résilience de la nature – sagesse du corps** « Mon corps, plus intelligent que moi, s'était adapté et avait réduit au minimum les inconvénients de mon état. J'avais acquis le droit d'oublier ma condition » / **Franchissement des limites** « Parfois j'étais une enfant qui cherchait des fraises, puis un jeune homme qui sciait du bois, enfin, assise sur le banc, Perle sur mes genoux en train de contempler le soleil, je devenais quelqu'un de très âgé, sans sexe défini. » / **Lien homme-nature** « je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain, une souche brune et coriace qui a besoin de toute sa force pour survivre » / **Condition féminine** « Il ne lui a jamais été donné de prendre sa vie en main. Encore jeune fille, elle se chargea en toute innocence d'un lourd fardeau et fonda une famille, après quoi elle ne cessa plus d'être accablée par un nombre écrasant de devoirs et de soucis », « Seule une géante aurait pu se libérer et elle était loin d'être une géante, juste une femme surmenée, à l'intelligence moyenne, condamnée à vivre dans un mode hostile aux femmes, un monde qui lui parut toujours étranger et inquiétant. » / **Connaissance** « Elle en savait un peu sur pas mal de choses mais sur la plupart elle ne savait rien du tout et, en général, dans son esprit dominait un désordre effrayant. », « Mon unique professeur est aussi peu savant et aussi peu cultivé que moi, car je suis mon propre professeur ». **Ecriture** « Depuis quelques jours, il m'est apparu clairement que j'espère que quelqu'un lira ce récit. Je ne sais pas pourquoi je le souhaite, ça ne fera en effet aucune différence. Mais mon cœur bat plus vite quand je me représente que des yeux humains se poseront sur ces lignes et que des mains humaines tourneront ces pages. Il est plus probable que ce seront les souris qui dévoreront cette histoire. », « C'est un sentiment bizarre que celui d'écrire pour des souris. Parfois je dois faire semblant d'écrire pour des hommes, ça me devient alors plus facile. »

→ **Pages 98-133** Août-septembre *Derniers beaux jours avant l'automne*

La cueillette des framboises occupe les dix premiers jours du mois d'août : c'est un plaisir sucré, proche de l'ivresse, qui précède la saison des orages. Celui qui s'abat sur le chalet le transforme en refuge dans lequel elle s'enferme avec ses animaux avant de plonger dans un demi-sommeil. Au matin, elle descend jusqu'à la gorge car elle y entend un grondement sourd : c'est le ruisseau, transformé en « monstre brunâtre » butant contre le mur. Celui-ci se révèle donc « incassable », en plus d'être « invisible ». Le retour du soleil lui permet de reprendre ses travaux, notamment le stockage du bois, qu'elle organise à sa manière, grâce à sa solitude. Enfin, elle remet la route en état. Ses plantations et la chasse l'occupent également, développant chez elle une exploitation raisonnée du vivant, végétal et animal. Rafraîchissant son gibier dans l'eau glacée afin de le conserver, elle imagine les grottes dont naissent les sources et se rappelle qu'enfant, elle prévoyait de s'abriter dans une grotte pour y mourir, afin que nul ne la retrouve. Ce souvenir d'enfance la renvoie à la réalité future de sa mort, fatalement solitaire et donc très sereine. Le temps qui passe l'amène cependant à constater combien il est difficile de vivre « au jour le jour, sans plan » : comme elle le souligne, « Ils peuvent, chaque jour, venir me chercher ». Interrompant le fil de son récit au jour le jour, la narratrice décrit (sans la dater) sa routine hivernale, qui nous donne à voir le temps de la rédaction, entrecoupé de soins aux animaux. Elle se décrit en train d'écrire, accompagnée de sa chatte dont elle évoque les états d'âme parfois énigmatiques. Refermant cette prolepse, elle revient au mois de septembre et à sa première montée jusqu'à l'alpage, en quête d'airelles.

**Expérience sensuelle de la nature** « C'était un réel plaisir de plonger dans toute cette douceur. Le soleil dardait sur les fruits mûrs et un parfum sauvage de soleil et de fruits en fermentation m'enveloppait et m'enivrait. » / **Lien humain-animal** « La vipère était belle et quand je la vis exposée à la chaleur du soleil, j'eus la certitude qu'elle ne pensait pas à mordre. Ses pensées étaient très loin de moi, elle ne voulait rien d'autre que rester coucher sur les pierres blanches et se laisser baigner par la lumière et le soleil » / **Perception de la nature** « En dessous des pins et des hêtres, la chaleur paraissant enfermée comme sous une immense coque verte. Le mur de nuages avançait, menaçant, et le soleil avait disparu derrière un voile. » / **Le vivant** « La forêt n'est jamais entièrement silencieuse. On la croit silencieuse, alors qu'elle recèle des bruits innombrables. Un pivert frappe ses coups au loin, un oiseau crie, une branche frappe contre un tronc et quelque petit animal fait craquer le rameau sous lequel il passe. Tout vit et travaille. » / **Imagination (orage)**

« Soudain le silence se fit, une longue minute de complet silence qui était plus oppressante que le bruit. C'était comme si un géant, debout au-dessus de nous, les jambes écartées, balançait son marteau de fer avant de l'abattre sur notre maison de poupée. » L'expérience de l'orage est médiatisée par les souvenirs de la guerre : « Un coup de tonnerre fit trembler les casseroles sur le fourneau. [...] Les nuits de bombardement passées à la cave me revinrent en mémoire et, sous l'effet de la vieille peur, les dents commencèrent à claquer » (107)/ **Métamorphose des éléments** « Comme je l'avais prévu, l'eau n'avait pas pu s'écouler assez vite sous le mur. Elle formait un petit lac au fond duquel les herbes du pré oscillaient avec lenteur. » / **Le mur** « Contre le mur s'était amassée une pyramide d'arbres, de buissons et de pierres. Ainsi le mur n'était donc pas seulement invisible, il était aussi incassable car les troncs d'arbres et les blocs de rochers avaient dû le frapper avec une force incroyable. » / **Fin de l'humanité** « Les fleuves grossiraient et emporteraient des maisons et des ponts. Ils enfonceraient les fenêtres et les portes et arracheraient de leurs lits et de leurs chaises ces choses sans vie qui un jour avaient été des hommes. » / **Ecriture** « Je le sais avec exactitude car c'est marqué dans mon agenda. J'étais encore assez communicative à cette époque et je prenais souvent des notes. Plus tard elles se sont espacées et j'en serai réduite à me fier à mes seuls souvenirs » / **Le vivant et la mort** « Dans le cyclamen, le rouge de l'été et le bleu de l'automne se fondent en mauve et leur parfum semble retenir une dernière fois la douceur passée ; mais si on le respire trop longuement, on y sent une tout autre odeur, celle de la décomposition et de la mort. **Méthode** « L'absence de méthode n'avait jamais fait partie de mes défauts, simplement je n'avais jamais eu la possibilité de réaliser un de mes plans, parce que chaque fois sans exception quelqu'un ou quelque chose s'était mis en travers. Ici, dans la forêt, il n'existait plus personne pour les déjouer. »/ **Fin du monde** « Je crois que ce qu'il [...] aurait surtout aimé s'acheter, c'était un abri de béton, et s'il n'avait pas osé le faire c'est qu'il craignait de passer pour un asocial, ce qu'il ne voulait pas ». **Exploitation de la nature** « Si je suis à présent dans une sécurité relative, c'est que j'ai planté ces pommes de terre au lieu de les manger », « Je ne tirais à cette époque, après y avoir longuement réfléchi, que des chevreuils d'un an. J'avais peur en effet que le gibier trop peu chassé de ma réserve ne se multiplie et dans quelques années se trouve comme pris au piège dans la forêt dévastée. Pour parer ce fléau, je m'efforçais de ne tuer que des mâles. », « On est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme. » / **Imagination** « Parfois la pensée de ces grottes me poursuit des journées entières. Toute cette eau qui se rassemble là-dessous, très pure, filtrée par la terre et les roches calcaires. Peut-être y a-t-il aussi des animaux. Des protées et de blancs poissons aveugles. Je crois les voir nager en cercle, sans fin, sous les immenses dômes des stalactites. »/ **La mort** « Il n'y aura personne près de moi quand je mourrai. » « J'aime toujours la vie mais un jour j'aurai assez vécu et je serai contente de voir venir la fin. »/ **Ecriture** « Après le déjeuner, quand j'ai tout rangé, je m'assieds à ma table et j'écris ce récit », « Quand elle [la chatte] a retrouvé son calme, notre moment est arrivé. La chatte repousse doucement mon crayon et s'installe sur les pages écrites. » / **Connaissance** « Encore aujourd'hui, j'ai peur, car je sais que si je veux continuer à vivre je dois renoncer à comprendre certaines choses » / **Condition féminine** « J'ai toujours eu horreur de transporter des paquets pesants et j'ai passé mon temps à le faire. D'abord ce furent des cartables trop bourrés, puis des valises, les enfants, les sacs à provisions et les seaux à charbon » / **Métamorphose** « Il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue une créature parfaitement adaptée ».

→ **Pages 133-153** Octobre- décembre *Automne-hiver*

L'automne, pourtant saison préférée de la narratrice, commence par des cueillettes et récoltes qu'elle réalise en compagnie du chien Lynx, qui l'oblige à lutter contre sa « maladie de l'automne » (« une fatigue accompagnée d'une grande lucidité »). Elle voit, dans son caractère « joyeux et plein d'exubérance », la trace de la compagnie de l'homme qui serait pour les chiens une sorte de « drogue ». Une courte prolepse est l'occasion d'évoquer la mort de Lynx et « sa petite âme de chien » à laquelle elle rend hommage. La première neige, le 27 octobre, fond sous l'effet du foehn dont le tourbillon ne couvre pas le râle des cerfs. C'est le moment où Perle meurt, « pauvre tas ensanglanté, les yeux vitreux entrouverts, la langue rose serrée entre les dents ». Cette « première perte » rend impossible la « paix de l'hiver » et rend la narratrice encore plus sensible à l'équilibre de la vie et de la mort dont elle se sent responsable au milieu de la forêt. La neige s'installant, la narratrice passe plus de temps au chalet, à feuilleter des magazines féminins et des romans policiers (qui l'ennuient) ou à lire plus attentivement des almanachs qui donnent des détails sur l'élevage du bétail. Lassée, elle fait des patiences avec un jeu de tarot, reculant l'heure de s'endormir à cause de rêves macabres qui éveillent en elle une peur stérile, alors que ses tracasseries quotidiennes lui paraissent, eux, utiles.

## THEMES

**Domestique/sauvage** « Je ne crois pas que les animaux sauvages puissent être heureux ou même joyeux quand ils sont adultes. C'est la vie avec les hommes qui a dû faire naître cette faculté chez les chiens. J'aimerais savoir pourquoi nous agissons sur eux comme une drogue. C'est peut-être le chien qui est responsable de la folie de grandeur de l'homme ».

**Lien homme-animal** « Tant que je vivrai, tu suivras ma trace, affamé et consumé de désirs comme moi-même, affamée et consumée de désirs, je suis d'invisibles traces » / **Observation de la nature** « Je me souviens très nettement de ce jour-là. Je vois les toiles d'araignées qui s'étendaient, brillantes, entre les branches, à côté de l'étable sous les pins et de l'air mordoré qui tremblait. Le paysage avait une profondeur et une clarté toutes neuves et je n'aspirais qu'à rester assise ainsi la journée entière et à regarder. » / **Lien homme-animal** « Les chats obéissent d'ailleurs à un cérémonial presque

byzantin et ne supportent pas qu'on les dérange dans leur rite secret »/ **Lien homme-animal** « Le rôle des cerfs était triste, menaçant et parfois même désespéré. [...] J'y percevais au contraire une terrible contrainte qui les poussait aveuglément à courir au-devant du danger. Ils ne pouvaient pas savoir que cette année aucun malheur ne les menaçait ». / **Détruire la nature** « Je ne perdrai jamais cette répugnance à tuer ». / **Justice-injustice de la nature** « Elle (Perle) était destinée, dès le début, à devenir la victime des renards, des chouettes et des martres. Fallait-il en faire payer le prix à ce beau renard plein de vie ? Perle avait subi un dommage mais ce tort n'avait pas été non plus épargné aux truites, ses victimes. Devrais-je le reporter sur le renard ? Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste. Moi seule peux faire grâce. Parfois je préférerais que le poids de la décision ne repose pas sur mes épaules. Mais je suis un être humain et je pense et agis comme tout être humain ». / **Solitude** « J'étais toute seule avec mon jeu de cartes et ma peur [...] dès que j'étais allongée dans l'obscurité et le silence, je me sentais complètement réveillée et les pensées s'abattaient sur moi comme un essaim de frelons ». / **La mort** « Je pleurais, puis me rendormais et m'enfonçais à nouveau chez les morts, toujours plus profondément et plus vite, pour me réveiller une autre fois en pleurant ».

→ **Pages 153-176** 24 décembre-février *A partir de Noël, une ère nouvelle*

Ce jour marque une rupture dans l'état d'esprit de la narratrice qui décide de ne plus « [s]'opposer au cours des choses », mais de « céder ». Apaisée, elle se remémore les Noël passés et perçoit que celui-ci, « seule dans la forêt avec une vache, un chien et un chat, privée de tout ce qui avait été [s]a vie pendant quarante ans », annonce une ère nouvelle. Sa sagesse consiste à ne plus avoir peur, ce qui calme aussi ses rêves. Elle se remet au travail avec détermination, découvrant dans ses mains des « outils merveilleux ». Le onze janvier, Bella met bas, veillée avec tendresse par la narratrice : elle baptise son petit « Taureau ». Parfois happée par le « grand silence lumineux » de la neige, elle en est sauvée par l'agitation de Lynx qu'elle considère comme son « sixième sens ». Pensant à nouveau à la mort de son chien dans une prolepse, elle détaille son sentiment de solitude extrême et évoque ses rêves où les animaux lui parlent. Parfois, le mur revient dans ses pensées, mais rarement dans ses rêves : c'est parce qu'il « n'est ni mort ni vivant ». Cependant, la « vie complètement nouvelle » qu'il l'a obligée à mener ne l'a pas détournée de l'essentiel, à savoir « **la naissance, la mort, les saisons, la croissance et le déclin.** » Reste sa solitude, qui lui paraît finalement enviable : jamais « les avions de reconnaissance des vainqueurs » ne sont passés au-dessus de sa tête.

**Détruire la nature** « Il n'y aura pas d'immense arbre de Noël décoré qui dans la pièce surchauffée se desséchera lentement au lieu de verdoyer dans la forêt, pas d'anges dorés, et pas de doux lieder ». / **Renaissance** « Quelque chose de neuf se tenait en attente derrière tout cela, mais je ne pouvais pas le voir car ma tête était remplie de vieilles images et mes yeux incapables de changer leur façon de voir. J'avais perdu l'ancien mais je n'avais pas encore gagné ce qui était nouveau ; ce nouveau me restait inaccessible mais je savais qu'il existait. Je ne sais pourquoi, cette pensée suffit à me remplir d'une sorte de joie timide. / **La mort** « Je pensais à toutes les personnes que j'avais connues et j'y pensais avec plaisir ; elles feraient partie de moi jusqu'à ma mort » / **Survie** « N'importe quel homme qui vit seul dans la forêt doit se montrer très vigilant s'il veut rester en vie » / **Renaissance** « J'ai mis quarante ans pour comprendre que j'avais des mains » /

« Je sentis le froid me pénétrer jusqu'aux os quand je compris que le gibier affamé était venu et avait trouvé les mangeoires vides », « Je savais que je devais mettre fin aussi vite que possible à cette torture [...] et je dus l'achever avec mon couteau de chasse d'un coup derrière la nuque »./ **Détruire la nature** « je me sentais malade. Je savais que c'était l'idée qu'il me faudrait toujours recommencer à tuer. J'essayai de me représenter ce que peut éprouver quelqu'un pour qui tuer est un plaisir. Mes poils se dressaient sur mes bras et ma bouche se desséchait de dégoût ». / **Lien humain-animal** « Elle se calmait un peu quand je lui parlais et je me mis à lui raconter tout ce que la sage-femme m'avait dit quand j'étais moi-même à la clinique [...] je me sentais oppressée comme si je devais mettre moi-même un enfant au monde », « Je lisais dans ses yeux humides qu'elle nageait dans un doux bonheur. J'en fus si émue que je dus m'enfuir de l'étable. », « Elle [la chatte] criait et criait et essayait de me raconter ce qui lui était arrivé ». **Lien humain-animal** « Ils [les animaux] me parlent comme des humains et dans mes rêves cela me semble tout naturel. [...] Mais à la réflexion il n'y a là rien d'étonnant, cela montre tout au plus ce que j'ai toujours attendu des hommes et ce que j'ai toujours attendu des animaux. » / **Le vivant** « Le mur m'a obligée à commencer une vie complètement nouvelle mais ce qui me touche, ce sont toujours les mêmes choses qu'avant : la naissance, la mort, les saisons, la croissance et le déclin » / **Le mur** « Un jour il faudra bien en tenir compte car je ne pourrai pas toujours vivre ici. Mais jusqu'à ce jour, je ne veux pas m'en occuper. » / **Solitude** « Depuis que je vis dans la forêt, je ne m'aperçois pas que je vieillis. Personne n'est là pour me dire comment je suis, et moi-même je n'y pense jamais. »

**Pages 176-195** Février-mai *Vers le printemps*

La météo, plutôt favorable au sortir de l'hiver, protège les animaux autour de la narratrice, qui s'attache notamment aux corneilles qu'elle détestait autrefois, en ville, comme de « misérables animaux crasseux ». Tout croît autour d'elle, au rythme du vivant, ce qui la renvoie douloureusement à son impatience à elle. Une nouvelle portée de chats arrive, dont Tigre est le seul survivant. Ce nouveau lien avec un animal plonge la narratrice dans une réflexion sur l'attachement et le soin d'autrui. Se distinguant des autres humains, elle souligne qu'il est plus facile et plus rapide de « tuer ou détruire », que d'« aimer et prendre soin ». Tout cet effort de la nature s'avère finalement fragile face à un homme qui

serait décidé à tuer. Soucieuse de bien nourrir Bella et Taureau, elle prévoit de déménager à l'alpage dès le retour des beaux jours et s'occupe de son stock de bois et de foin, puis de son champ de pommes de terre. Son premier printemps est cependant marqué par un retour involontaire au mur, qui l'empêche de cueillir quelques violettes qu'elle avait cru sentir.

**Le temps** « Je n'avais qu'à attendre et à attendre encore. Ici tout vient en son temps, un temps qui n'est pas harcelé par des milliers de montres. Rien ne pousse ni ne presse. Je suis la seule à être impatiente dans cette forêt et à en souffrir ». **Responsabilité** « Les corneilles perchées sur les pins attendaient les déchets. Elles semblaient me considérer comme une merveilleuse institution, une sorte d'assurance sociale, et elles devenaient chaque jour plus paresseuses. / **Lien humain-animal** « La chatte regardait faire Lynx et si j'ai vu un jour une chatte sourire avec une joie maligne c'est bien elle » / **Lien humain-animal** « J'en ai assez de savoir d'avance que tout me sera enlevé. Mais ce temps n'arrivera pas, car aussi longtemps qu'il y aura dans la forêt un seul être à aimer, je l'aimerai et si un jour il n'y en a plus, alors je cesserai de vivre ». **Détruire la nature** « Si tous les hommes m'avaient ressemblé, il n'y aurait jamais eu de mur et le vieil homme ne serait pas couché près de la fontaine, métamorphosé en pierre. Mais je comprends pourquoi ce sont les autres qui ont toujours le dessus. » / **Détruire la nature vs la nature création** « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire. Elever un enfant représente vingt ans de travail, le tuer ne prend que dix secondes. Même le taureau a mis un an pour devenir grand et fort et quelques coups de hache ont suffi à l'anéantir [...] Le soleil a dû briller pour faire pousser l'herbe dont il avait besoin, l'eau a dû jaillir et tomber du ciel pour l'abreuver. » / **Détruire la nature (la mort de Taureau – prolepse)** : « Le désir secret de tuer devait déjà sommeiller en lui auparavant. Je pourrais avoir pitié puisque telle était sa nature. Pourtant j'essaierai toujours de l'éliminer, parce qu'il m'est impossible de supporter qu'un être ainsi constitué puisse continuer à tuer et à détruire. » / **L'homme destructeur** « J'ai beaucoup réfléchi à toutes ces choses et je suis même parvenue à comprendre les meurtriers. La haine qu'ils ressentent envers tout ce qui peut engendrer une vie nouvelle doit être terrible. » / **Lien homme-animal** « Il [Tigre] avait su gagner mon cœur et il me rendait mon affection avec une certaine fougue. », « Un jour, je le [Lynx] mis devant moi, le caressai d'abord, puis le petit chat, et je lui expliquai que rien n'était changé pour notre amitié. J'ignore s'il comprit vraiment. » / **Le mur** « Sans réfléchir j'étendis la main et rencontrai le mur. J'avais cru sentir leur parfum mais dès que ma main eut touché le mur, le parfum se dissipa. Les violettes tournaient vers moi leurs petites faces mais je ne pouvais pas les atteindre ».

→ **Pages 195-250** Mi-mai-mi-septembre *L'été à l'alpage*

Le déménagement vers la cabane de l'alpage s'achève le 25 mai, avec le transfert des animaux. Avant de fermer le chalet, la narratrice y laisse un message : « Je suis à l'alpage ». En haut, entourée de ses animaux (sauf la chatte, qui a fugué), elle jouit d'un paysage plus ouvert qui l'apaise. Les nécessités du quotidien l'occupent, à tel point qu'elle cesse de prendre des notes : la rédaction de cette étape ne se fie donc qu'à ses souvenirs, qu'elle déclare intacts. Profitant de l'altitude, elle observe les vallées à la jumelle et ne décèle aucun signe de présence à part, un jour, une trace de fumée à laquelle elle s'accroche quelques jours, forçant la patience de Lynx. Sa mort prochaine est de nouveau évoquée, ainsi que son heureuse vie de chien. En attendant, les vacances à l'alpage se révèlent une cure de jouvence répandant « un doux poison qui se nommait oubli ». Elles provoquent la métamorphose de la narratrice qui, s'arrachant à sa singularité, commence à prendre conscience qu'elle doit « se fondre dans la grande communauté ». Ayant besoin de se rassurer, elle redescend de temps en temps au chalet, consciente qu'elle obéit là à une peur enfantine de voir disparaître ce qu'elle ne voit ni ne touche. Après tout, l'expérience du mur lui prouve que tout peut disparaître... sans la rendre folle pour autant. Ses peurs s'atténuent à la contemplation, surtout nocturne, des paysages de l'alpage. Profitant de cette accalmie physique et psychique, elle entreprend un douloureux travail de fauchage qui l'épuise au point de penser à fuir au-delà du mur. Cependant, la présence de ses bêtes la retient auprès d'elles, car elle s'en sent responsable, a fortiori au cœur de l'orage qui se déclare. Ses pensées s'orientent d'ailleurs vers la chatte, qui a préféré retourner vers le chalet. Aux yeux de la narratrice, elle incarne la liberté (illusoire) du vivant. La fin de la fenaison, après l'orage, la ramène à sa vie d'avant, en tant que mère, et au bonheur de la routine parfaitement accomplie. C'est d'ailleurs ce qui rythme la fin de son séjour à l'alpage, dont les paysages nocturnes expriment toute la sagesse du vivant, ramenant les hommes à leurs échecs. De son côté, elle a le sentiment que l'alpage lui offre une rare « expérience » extra-humaine qui la divertit et l'élève. Celle-ci lui permet de revenir à une perception authentique de la vie et de la mort, loin des catégories de la pensée humaine, qui structurent malgré tout son écriture. En effet, son récit, « monologue sans fin », apparaît comme la seule trace de son humanité : elle ne peut s'empêcher de penser, ni de sentir. Elle craint cependant que ses sens, un jour, cessent de se souvenir, ce qui rend aussi l'écriture nécessaire. A la fin de l'été, l'apparition du froid provoque le retour de la narratrice et de ses animaux au chalet, dans la vallée.

**Solitude** « Je posai un billet sur la table du chalet : « Je suis à l'alpage », puis je fermai la porte à clef. Pendant que j'écrivais ce billet, je m'étonnais de l'espoir fou qu'il témoignait, mais je ne pouvais pas agir autrement. » / **Contemplation de la nature** « Le ciel était gris pâle et se teintait de rose à l'est, la rosée couvrait le pré. Une belle journée commençait. Cela faisait une impression étrange de pouvoir contempler une vaste étendue sans que le regard soit arrêté par des arbres ou par les montagnes. Mais ce n'était pas pour autant agréable ou libérateur. Après toute une année passée au fond d'une vallée étroite, il fallait que mes yeux s'habituent à ce vaste horizon. » / **Contemplation de**



**la nature** « Je contemplai l'étendue des pâturages, la bordure du bois au-dessus, la voûte du ciel à l'ouest de laquelle était déjà accroché le cercle pâle de la lune en même temps qu'à l'est le soleil se levait. L'air rude me forçait à respirer profondément. Je commençais à trouver beau l'alpage ; étranger et dangereux mais plein d'attrait comme tout ce qui est étranger » / **Expérience sensuelle de la nature** « Je ne pourrai jamais oublier l'odeur de l'été, les pluies d'orage et les soirs étoilés » / **Lien humain-animal** « La vie courte et heureuse d'un chien : mille odeurs excitantes, la chaleur du soleil sur son pelage, le sommeil sous le poêle chaud, une main d'homme qui le caressait et cette merveilleuse voix humaine qu'il aimait tant. » / **Renaissance** « Toutes les appréhensions et tous les souvenirs restaient en bas sous les pins sombres et attendaient chaque descente pour m'assaillir. C'était comme si les grands pâturages répandaient un doux poison qui se nommait oubli. » / **Résilience de la nature** « Je regardai à travers le mur. La petite maison était complètement envahie par la broussaille. Je ne voyais pas le vieil homme, il devait être allongé derrière la muraille d'orties qui couvraient la fontaine. Le monde, me sembla-t-il, allait lentement être dévoré par les orties. » / **Justice** « Je ne suis pas le dieu des lézards ne celui des chats. Je suis en dehors de toute cela et il vaut mieux que je ne m'en mêle pas. Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. » / **Résilience de la nature** « Mais la forêt vient facilement à bout de mon gâchis. Un nouveau chevreuil grandit et un autre animal court à sa perte. Je ne suis pas un trouble-fête bien sérieux. Les orties continueront à pousser, même si je les arrache cent fois, et elles me survivront. Elles ont tellement plus de temps que moi. Un jour, je ne serai plus là et plus personne ne fauchera le pré, alors le sous-bois gagnera du terrain puis la forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquéant le sol que l'homme lui avait volé. » / **Lien humain-végétal** « Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau se vieilles et éternelles pensées. Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent » / **Dépassement des limites** « Il m'est parfois difficile, en écrivant, de maintenir la séparation entre mon moi ancien et mon moi nouveau, ce moi dont je ne suis pas sûre qu'il ne soit lentement aspiré par un nous plus grand que lui. Mais déjà à cette époque, le changement se frayait une voie. L'alpage en était responsable. Dans le silence bruisant de la prairie, sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté. Autrefois j'avais tiré toute ma fierté d'être une telle vie, mais sur l'alpage cette vie m'apparaissait misérable et ridicule, un néant bouffi d'orgueil. » / **Le mur** « Le mur n'était-il pas la confirmation de mes craintes enfantines ? En une nuit, ma vie passée et tout ce à quoi je tenais m'avaient été volés de façon mystérieuse. Tout pouvait arriver puisqu'une telle chose était possible. » / **Résilience par la nature** « Je ne pensais à rien, je n'avais plus ni souvenir ni peur. J'étais seulement assise, appuyée contre le mur de bois, en même temps lasse et éveillée, et je regardais le ciel. [...] La nuit dont j'avais toujours eu peur et que je combattais jadis en allumant toutes les lumières ne m'inspirait sur l'alpage plus aucune terreur. En fait, enfermée dans des maisons de pierre, derrière des persiennes et des rideaux, je ne l'avais jamais réellement connue. La nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer. » / **Détruire la nature** « Je devais de temps en temps tirer un gros gibier. C'était toujours pour moi la même vilaine affaire sanglante, mais je réussissais à l'accomplir sans arrière-pensée inutile. » / **Résilience de/par la nature + dépassement des limites** « Mais, si violente qu'ait pu être la tempête, le lendemain le ciel était clair et le brouillard ne persistait qu'au-dessus de la vallée. C'était comme si les prairies de l'alpage flottaient sur les nuages, un bateau vert, brillant et humide voguant sur l'écume blanche d'un océan agité. Puis les vagues s'apaisaient lentement et les cimes fraîches et mouillées des pins en émergeaient. » / **Le mur** « Subitement tout me parut n'être qu'une torture inutile. Je trouvais qu'il aurait mieux valu que je me tire une balle à temps. Si je n'en étais pas capable, car il est très difficile de se tuer avec un fusil, j'aurais pu passer sous le mur en creusant un trou. De l'autre côté, il y avait des vivres pour cent ans ou une mort rapide et sans douleur. Qu'est-ce que j'attendais encore ? Même si j'étais sauvée miraculeusement, quelle importance puisque tous les êtres que j'avais aimés étaient sans aucun doute morts. » / **Puissance de la nature** « L'orage éclata pendant que je m'affairais dans l'étable. Le vent fouettait la prairie et les nuages qui couraient très bas montraient une vilaine couleur gris-jaune. J'avais peur et en même temps j'étais révoltée de cette puissance à laquelle nous étions livrées, moi et mes bêtes. » / **Responsabilité** « Je ne pouvais pas fuir et laisser tomber mes bêtes. Cette décision ne fut pas le fruit d'un raisonnement ni même d'un élan sentimental. Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié. » / **Liberté du vivant** « Et pourtant c'était elle [la chatte] qui avait choisi cette liberté ! Mais l'avait-elle vraiment fait, non, elle ne pouvait pas choisir. Je ne trouvais aucune différence entre elle et moi. Il m'était bien possible de choisir, mais seulement dans ma tête, ce qui pour moi ne comptait guère. La chatte et moi étions faites de la même étoffe et embarquées sur le même bateau qui, avec tout ce qui vivait, nous entraînait vers les grandes et sombres chutes d'eau. » / **Différence humain-animal** « En tant qu'être humain, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Un assez douteux cadeau de la nature si on y réfléchissait. » / **Condition féminine** « Je ne me souvenais pas avoir éprouvé une telle satisfaction depuis l'époque où mes enfants étaient petites. Jadis, après la fatigue d'une longue journée, quand les jouets avaient été rangés et que les enfants, après leur bain, étaient au lit, jadis, j'avais été heureuse. » / **Détruire la nature** « Les hommes avaient joué leurs propres jeux qui s'étaient presque toujours mal terminés. » / **Le vivant** « Mieux valait ne plus penser aux hommes. Le grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles, lui, semblait avoir réussi ; il est vrai qu'il n'avait pas été inventé par les hommes » / **Contemplation de la nature** « Je n'étais qu'une spectatrice attentive et enthousiaste, mais ma vie tout entière n'aurait pas été assez longue pour comprendre la plus courte des phases de ce jeu. » / **Condition humaine** « Je m'étais éloignée de moi-même aussi loin qu'il était possible à un homme de le faire et je me rendais compte que cet été ne devait pas durer »

si je voulais rester en vie. A ce moment-là je savais déjà que plus tard je ne comprendrais pas ce qui m'était arrivé sur l'alpage. Je prenais conscience que tout ce que j'avais pensé ou fait dans le passé n'avait été qu'une imitation sans valeur. D'autres hommes avaient pensé et agi, avant moi et pour moi. Je n'avais eu qu'à suivre leur trace. » / **Expérience** « Les heures passées sur le banc devant la cabane étaient la réalité, une expérience que je faisais en personne et pourtant pas jusqu'au bout. Presque toujours les pensées étaient plus rapides que les yeux et falsifiaient l'image véritable ». / **Le vivant** (étudié non du point de vue de la classification mais du vivant lui-même : « Au réveil, quand l'esprit est encore engourdi par le sommeil, parfois je vois des choses avant de pouvoir les classer et les reconnaître. [...] Depuis mon enfance, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux et j'avais oublié qu'un jour le monde avait été jeune, intact, très beau et terrible. [...] Je ne pouvais plus revenir en arrière, car je n'étais plus une enfant et je n'étais plus capable de sentir comme une enfant, mais la solitude me permettait parfois de voir encore une fois, sans souvenir ni conscience, la splendeur de la vie. » / **Le vivant** « Peut-être que les animaux vivent jusqu'à leur mort dans un monde de terreur et de ravissement. Ils ne peuvent pas fuir et doivent jusqu'à la fin supporter la réalité leur mort elle-même est sans consolation et sans espérance, une mort véritable. » / **La condition humaine** « Moi, j'étais comme tous les hommes, toujours pressée de fuir et toujours empêtrée dans mes rêveries. » / **La mort du vivant** « Mais j'avais vu comment Lynx a été frappé à mort, j'ai vu la cervelle de Taureau jaillir de son crâne brisé, j'ai vu comme Perle avançait péniblement, une chose sans os, perdant son sang, et sans cesse je sens se refroidir dans mes mains le cœur chaud des chevreuils » / **Ecriture** « Je reste un être humain qui pense et qui sent et ne pourrai pas perdre l'habitude de le faire. C'est pourquoi je suis assise ici et écris tout ce qui s'est passé sans me soucier de savoir si les souris mangeront ou non ces pages. Ce qui importe c'est d'écrire et puisqu'il n'y a plus de conversation possible, je dois m'efforcer de continuer ce monologue sans fin. Ce sera le seul récit que je laisserai ; en effet, quand il sera achevé, il n'y aura plus dans la maison un seul bout de papier sur lequel écrire. » / **Temps** « Le passé et le futur baignaient la petite île de l'ici et du maintenant ».

→ **Pages 250-284** Mi-septembre-janvier *A nouveau « chez moi »*

De retour à « la maison », le séjour à l'alpage paraît une parenthèse à jamais refermée car la vie exige un certain prosaïsme que la narratrice retrouve pendant ce deuxième automne consacré aux travaux quotidiens : couture, récoltes, soins aux animaux, stockage du bois, cuisine, fauchage... Toutes ces activités la font se sentir à sa place au sein de la forêt dont elle réussit à adopter le rythme. La Toussaint est l'occasion d'une réflexion sur la mort qui fait si peur aux humains, qu'ils s'en libèrent grâce à des cérémonies insincères. Cette période est caractérisée par le retour de cauchemars, qui lui donnent un sentiment d'insécurité et de perte. Un jour de pluie, qui l'oblige à rester enfermée, est l'occasion d'une méditation sur les traits de son visage qui lui sont devenus étrangers et comme non nécessaires. Bientôt, les besoins naturels de Bella et Taureau l'accaparent : obligée de les séparer, elle maudit le « cycle de la conception et de la naissance », tout en restant protectrice et tendre avec eux, comme avec tous les animaux qui l'entourent. En tant que partie du vivant, elle se sait soumise au temps qui l'entoure « de tous côtés » : c'est « une toile d'araignée géante » qui emprisonne tout ce qui vit et meurt. En tant que « dernier être humain », ne pourrait-elle pas cependant « tuer le temps », puisqu'il n'existe plus que dans « [s]a tête » ? En réalité, plus qu'au temps, l'être humain est soumis à la quête du sens, aux dépens de la recherche de l'amour, seul sentiment apte à saisir le mouvement de la vie. Au fil du mois de décembre, les chutes de neige alternent avec des phases de dégel qui soumettent la nature à leur rythme. C'est aux alentours de Noël que Tigre, guidé par ses instincts mâles, quitte le chalet pour ne plus jamais y revenir. Sa disparition motive une prolepse sur la mort, passée ou prochaine, de tous les animaux de la narratrice, qui s'en sent coupable. Ce sentiment d'échec est renforcé par une nouvelle portée, mort-née, de la chatte.

**Responsabilité** « Il ne m'est pas possible de prévoir comment les choses évolueront mais si je me décide à passer sous le mur, j'exécuterai ce dernier travail avec soin et construirai une véritable ouverture de pierres et de terre. Je n'ai pas le droit de priver mon gibier de cette ultime chance » / **Contemplation de la nature** « Les grandes fourmis rouges redevinrent très entreprenantes. Elles passaient devant moi en procession grise et noire. Elles semblaient très assurées de leur but et ne se laissaient pas déranger dans leur tâche. Elles traînaient des aiguilles de pin, de petits coléoptères, des fragments de terre et se donnaient beaucoup de mal. » / **Le vivant** « A présent je prends le pas tranquille du paysan, même pour me rendre de la maison à l'étable. Le corps reste détendu et les yeux ont le temps de regarder. Une personne qui court n'a le temps de rien voir. » / **Le rythme du vivant** « C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante. Je ne veux pas dire que ce soit la seule façon de vivre, mais c'est certainement celle qui me convient le mieux. » / **La condition humaine moderne** « Auparavant j'allais toujours quelque part, j'étais toujours pressée et exaspérée car partout où j'arrivais je devais attendre mon tour [...] Il m'arrivait de prendre conscience de mon état et aussi de l'état du monde, mais je n'étais pas capable de me démarquer de cette vie stupide. » / **Détruire la nature** « Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage. » / **Résilience de la nature** « Quand nous sommes arrivés, elle [la Mercedes noire de Hugo] était presque neuve. Aujourd'hui, recouverte d'herbes, elle sert de nid aux souris et aux oiseaux. » / **Perception sensorielle du vivant** « Je vois la croissance, verte, dense et silencieuse des plantes. Et j'entends le vent ». / **Résilience de la nature** « La vie reviendra avec l'eau des ruisseaux, une vie élémentaire et minuscule qui s'infiltrera dans la terre et la ranimera. Cela

devrait m'être indifférent et pourtant, si étrange que ça paraisse, cette pensée me remplit d'une secrète satisfaction. » / **L'écriture-la lecture** « Si un jour je sors d'ici, je caresserai avec amour tous les livres que je trouverai, mais je ne les lirai pas. Je ne serai jamais une femme vraiment cultivée, autant en prendre mon parti. » / **La condition humaine** « Malgré le sens élevé qu'on a voulu donner à cette fête, la peur ancestrale des vivants pour les morts n'a jamais pu être extirpée. On fleurissait les tombes des morts pour avoir le droit de les oublier. Déjà, enfant, je souffrais de voir les morts si mal traités » / **Résilience de la nature** « A présent, les morts pouvaient enfin reposer en paix sans être dérangés par les mains fouineuses de ceux qui s'étaient montrés coupables envers eux, ils reposaient en paix, recouverts par les herbes et les orties, transpercés d'humidité, dans le bruissement éternel du vent. », « Et si jamais la vie devait naître, elle naîtrait de leurs corps décomposés et non de ces choses de pierre condamnées à rester inanimées jusqu'à la fin des temps » / **Disparition de soi** « Mes bêtes s'étaient attachées à mon odeur familière, à ma voix et à certains mouvements. Je pouvais sans crainte me débarrasser de mon visage, on n'avait plus besoin de lui. Cette pensée fit naître en moi une impression de vacuité dont je devais à tout prix me délivrer » / **Le vivant** « Au cours des mois suivants il m'arriva maintes fois de maudire ce cycle de la conception et de la naissance, qui transformait ma paisible étable mère-enfant en un enfer de solitude et de folie paroxystique. / **Lien humain-animal** « Bella est devenue bien plus que ma vache, c'est une sœur patiente qui supporte son sort avec plus de dignité que moi » / **Lien humain-animal** « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse. » / **Lien humain-animal** « Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chèvres, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi et il n'y a rien en eux qui puisse m'effrayer ou me rebuter. » / **Métamorphose-Renaissance** « Je ne vivrai dans doute pas assez longtemps pour me transformer à ce point. Ce serait peut-être possible à un génie, mais je ne suis qu'une simple femme qui a perdu le monde qui était le sien, et qui est en chemin pour en trouver un autre. Ce chemin est douloureux et ne prendra pas fin avant longtemps. » / **Responsabilité** « Lynx avait compris que les chevreuils dans la clairière n'étaient pas du gibier mais une sorte très lointaine d'animaux domestiques qui étaient sous ma protection et donc sous la sienne, un peu comme les corneilles qui avaient recommencé depuis octobre à nous faire leur visite quotidienne. » / **Temps** « Il s'étend à l'infini comme une toile d'araignée géante. Des milliards de petits cocons sont pris dans ses fils, un lézard couché au soleil, une maison en flammes, un soldat mourant, tout ce qui est mort et tout ce qui vit. [...] Un filet gris et sans pitié dans lequel chaque seconde de ma vie est accrochée. Peut-être me paraît-il si terrible parce qu'il conserve tout et ne laisse rien vraiment finir. » / **La raison** « Je plains les animaux et les hommes parce qu'ils sont jetés dans la vie sans l'avoir voulu. Mais ce sont les hommes qui sont sans doute le plus à plaindre, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses. Cela les a rendus méchants, désespérés et bien peu dignes d'être aimés ». / **L'amour** « Il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie plus supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé. Mais il aurait fallu reconnaître que c'était notre seule possibilité, l'unique espoir d'une vie meilleure. [...] Je ne peux pas comprendre pourquoi nous avons fait fausse route. Je sais seulement qu'il est trop tard. » / **Contemplation de la nature** « Leurs sombres contours aux larges becs, se détachant sur le ciel d'un gris-rose, avaient quelque chose qui m'émouvait. Vie étrangère et pourtant familière, sang rouge sous le noir plumage, elles [les corneilles] me paraissaient être le symbole de la patience stoïque. » / **La loi du vivant** « si j'étais morte dans la clairière, elles m'auraient déchirée et déchiquetée, fidèles à leur devoir qui est de débarrasser la forêt de ses charognes ». / **La loi du vivant** « Par moments, j'avais l'impression que la nature ne constituait pour ses créatures qu'un immense piège ». / **La loi du vivant** « [...] l'amour n'est pas un état agréable pour les animaux. Ils ne peuvent pas savoir que cet état sera passager car pour eux chaque seconde dure une éternité. Les mugissements rauques de Bella, les plaintes de la vieille chatte et le désespoir de Tigre ne recelaient pas la moindre trace de bonheur. Et ensuite l'épuisement, un poil terne et un sommeil proche de la mort. » / **Le mur** « Le mur de neige s'élevait autour du chalet et il me fallait chaque jour débayer le chemin conduisant à l'étable. » / **Responsabilité** « Ils [ses animaux] m'ont tous quittée. Ils sont partis contre leur gré. Ils auraient volontiers continué à mener leur courte vie innocente. Mais je n'ai pas su les protéger ». / **Lien humain-animal** « C'est à ce moment que je me rendis compte que la chatte était devenue une partie de ma nouvelle vie. » /

→ **Pages 284-304** Janvier-mi-mai *Maladie, délire et convalescence*

Le 24 janvier, la narratrice, après deux jours de travail à l'extérieur, tombe malade. Veillée par Lynx, elle s'applique à soigner ses animaux quotidiennement entre des épisodes de forte fièvre marqués par des cauchemars délirants. Au bout d'un temps indéterminé (une semaine ?), elle se réveille guérie, mais désormais privée de tout repère chronologique fiable car son réveil et sa montre se sont arrêtés : elle se fiera désormais à « l'heure des corneilles » sur laquelle elle cale l'heure de son réveil. Elle analyse sa maladie comme une conséquence naturelle des derniers événements vécus : la disparition de Tigre, la maladie de la chatte et même le séjour à l'alpage. Cette semaine de fièvre est une étape de sa « transformation », indiquant son acceptation d'un « nouvel ordre des choses ». Guérie, elle reste faible, mais dédie toutes ses forces aux animaux de son environnement, qu'elle a le sentiment d'avoir abandonnés pendant sa maladie. Les

observant, elle évalue le degré de proximité qu'elle entretient avec chacun, éloignant les poissons et les insectes, au profit des mammifères et d'une corneille blanche solitaire, qu'elle nourrit chaque jour. Toujours convalescente en mars, elle retourne en enfance, se laissant aller à son « moi enfantin ». Elle n'en sort que parce que Lynx se blesse à la patte, provoquant un nouvel accès de culpabilité qui l'arrache à sa nostalgie et la replonge dans un travail acharné. En avril, elle décide, malgré son « incompréhensible aversion » pour l'alpage, d'y déménager à nouveau dès que possible, dans l'intérêt de Bella et Taureau.

**Responsabilité et expérience de la maladie** « Je savais que j'allais mal et que j'étais seule en mesure de nous sauver, moi et mes bêtes. Je résolus de me raccrocher à cette idée et de ne pas l'oublier », « [...] je n'avais pas le droit de les abandonner. Ils m'attendaient avec tant de patience. » + la narratrice parle de « la joie que j'éprouvais d'être guérie » / **Le temps** « Les corneilles s'abattirent en criant sur la clairière et je mis ma montre sur neuf heures. C'est depuis ce temps que ma montre indique l'heure des corneilles. J'ignorais le temps qu'avait duré ma maladie et après un moment de réflexion, je barrai une semaine sur le calendrier. A partir de là, le calendrier n'est plus à jour ». / **Lien humain-animal** « J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait mon propre corps sans protection » / **Lien humain-animal** « Ma faculté d'imagination est très limitée, elle n'arrive pas à pénétrer jusqu'à la chair lisse et blanche des animaux à sang froid. », « Et les insectes, comme ils me restent étrangers. Je les regarde et les observe avec étonnement, et je suis contente qu'ils soient si petits. Une fourmi de taille humaine est pour moi un cauchemar. », « Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité, mais j'en suis bien éloignée. Etranger et méchant restent encore pour moi une seule et même chose. Et je crois que les animaux eux-mêmes ne sentent pas autrement. » / **Lien humain-animal** « Elle me semble à moi un oiseau particulièrement beau, mais pour ses compagnes, elle est horrible. [...] Elle restera éternellement bannie et à ce point solitaire qu'elle a moins peur d'un homme que de ses sœurs noires. » / **Responsabilité** « Mais je veux que la corneille blanche vive et parfois je rêve qu'il en existe une deuxième dans la forêt et qu'elles se rencontreront. Je n'y crois pas, mais j'aimerais tellement. » / **Le temps** « Je me répétais que je devais redevenir forte et adulte, mais en réalité je voulais retourner à la chaleur et au silence de ma chambre d'enfant d'où l'on m'avait arrachée pour me tirer à la lumière. » / **Animal – humain** : Mes bêtes ne prêtaient aucune attention à ma façon de m'habiller, il est clair qu'elles ne m'aimaient pas pour mon aspect. Sans doute leur manquait-il d'ailleurs le sens de la beauté. Je ne crois pas qu'un homme aurait pu leur paraître beau » / **Responsabilité** « Je m'adressai des reproches, ce qui était arrivé au chien était de ma faute. Je ne m'en étais pas bien occupée et l'avais laissé livré à lui-même » / **Le temps** « Le réveil était mort. C'était le réveil que j'avais trouvé dans l'autre chalet au cours de mon excursion dans la vallée voisine. Je le pris dans ma main et le secouai. Il eut encore un tic-tac, et tout fut définitivement fini pour lui. Je le dévissai avec mes ciseaux. Il paraissait être en bonne santé. Je ne pus découvrir aucun défaut dans ses rouages, rien n'était cassé et pourtant il ne tictaquait plus. »

→ **Pages 304-322** Mi-mai- 25 février « *Je vois que ce n'est pas la fin* »

Le 17 mai, elle quitte donc à nouveau le chalet, mais le cœur lourd, pour un deuxième été sur l'alpage. De là-haut, elle observe avec satisfaction et détachement que le paysage, au-delà du mur, est envahi par la verdure. Ses activités ne lui procurent pas l'enchantement de l'année précédente, mais ses promenades en forêt avec Lynx sont l'occasion d'une joie partagée. L'accouplement de Bella et Taureau laisse espérer l'arrivée d'un veau, ce que la narratrice envisage avec soulagement pour son approvisionnement en lait. A partir de juillet, les travaux agricoles reprennent : la fenaison, en prévision des mauvais jours et l'entretien de ses champs. Le dix septembre, alors qu'elle remonte vers l'alpage avec Lynx, celui-ci se met à aboyer furieusement : un homme se tient devant la cabane, le cadavre de Taureau à ses pieds. Retenant la fureur de Lynx, la narratrice récupère son fusil : pendant ce temps, l'inconnu abat Lynx d'un coup de hache. Elle le tue à son tour et se débarrasse de son cadavre qu'elle juge répugnant. Après avoir dormi dans l'étable aux côtés de Bella, paniquée, la narratrice quitte l'alpage, n'emportant que le strict minimum. S'épuisant dans les travaux pour oublier sa douleur, la narratrice avoue ne pas être en mesure de comprendre la tuerie de l'alpage. C'est en novembre, le 5, qu'elle décide finalement d'entamer son récit afin de trouver des réponses. Concluant son récit, elle constate que quatre mois d'écriture lui ont permis de voir « un peu plus loin » et que « tout continue », malgré « le souvenir, le deuil et la peur ». Ses derniers mots sont pour la corneille blanche solitaire, qui « [l']attend déjà ».

**L'enfermement** « Je suis une personne casanière que les voyages rendent malheureuse. Mes pensées restaient enchaînées au vieux chalet de chasse qui se dressait, porte verrouillée et volets clos, dans le soleil du matin. Une maison délaissée a quelque chose de triste. Tout le long de la montée je me trouvais entre deux royaumes et n'étais nulle part chez moi. » / **Résilience de la nature** « Le pays n'était plus maintenant qu'une vaste étendue verdoyante et fleurie. C'est à peine si je pouvais reconnaître les champs et les prés grâce à leurs couleurs. Les mauvaises herbes avaient partout triomphé. Dès le premier été, les petites routes avaient été recouvertes par les herbes folles, à présent on distinguait seulement quelques îlots plus sombres sur les parties asphaltées. Les graines s'étaient introduites dans les fissures ouvertes par le gel et y avaient germé. Bientôt les routes n'existeraient plus. » / **Condition humaine** « Dans le passé, les circonstances de la vie m'avaient souvent forcée à mentir, mais je n'avais plus aucune raison ni aucune excuse pour continuer à le faire. Je ne vivais plus au milieu des hommes. » / **Lien humain-animal** « Je lui [à Lynx] parlais beaucoup

à cette époque et il comprenait le sens de presque tout ce que je lui disais. Qui sait, peut-être comprenait-il même plus de mots que je ne le pensais. Cet été-là j'oubliai complètement que Lynx était un chien et pas un homme. Je le savais, mais cette différence n'avait pour moi plus aucun sens. [...] J'avais moi aussi appris sur lui une foule de choses et je comprenais presque tout ses mouvements et presque tous ses appels. Il avait fini par régner entre nous une tranquille compréhension silencieuse. » / **Raison** « [...] je savais que Bella était raisonnable et que je pouvais me fier à elle. La raison habitait son corps tout entier et lui dictait ce qu'il fallait faire. » / **Responsabilité** « Cela ne dura que quelques secondes, mais ces secondes coûtèrent la vie à Lynx. Pourquoi n'ai-je pas pu aller plus vite ? » / **Détruire la nature** « Pendant que je courais sur le pré, je vis étinceler la hache et je l'entendis s'abattre sur le crâne de Lynx avec un bruit sourd. », « Taureau était lui affreusement mutilé ; son crâne défoncé par de nombreux coups baignait dans une mare de sang. » / **Résilience de la nature** « Je laissai Taureau où il était. Il était trop grand et trop lourd. En été ses os blanchiront sur le pré, des herbes et des fleurs pousseront sur son corps et il s'enfoncera dans l'herbe humide de pluie. » / **Détruire la nature** « Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi l'homme inconnu a tué Taureau et Lynx. [...] Je voudrais savoir pourquoi l'homme a tué mes bêtes. Je ne le saurai jamais et peut-être est-ce mieux ainsi. / **Responsabilité** « J'avais rappelé Lynx en sifflant et l'avais obligé à attendre sans se défendre qu'on lui défonce le crâne ». / **Ecriture** « Lorsqu'en novembre l'hiver fit son entrée, je décidai de commencer ce récit. C'était une ultime tentative. Je ne voulais pas rester tout l'hiver à ma table aux prises avec cette question à laquelle personne, personne au monde ne pouvait donner de réponse. J'ai mis presque quatre mois à écrire cette histoire. » / **Résilience de la nature** « Je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue. Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau. Et peut-être, qui sait, y aura-t-il de nouveaux petits chats. Taureau, Perle, Tigre et Lynx ne reviendront jamais, mais quelque chose de nouveau viendra et je ne peux pas m'y dérober. » / **Ecriture** « Aujourd'hui vingt-cinq février, je termine mon récit. Il ne me reste plus de feuille de papier. Il est cinq heures du soir et il fait encore assez clair pour que je puisse écrire sans lampe » / **Lien humain-animal** « Les corneilles se sont envolées et tournent au-dessus de la forêt. Quand elles auront disparu, j'irai dans la clairière porter à manger à la corneille blanche. Elle m'attend déjà... »